

p.8

Le « plan d'urgence pour la France » de Larrouturou

p.11

Partage, plus qu'une revue, des archives de combat

p.32

Le théâtre de l'opprimé par la Compagnie NAJE

REVUE
D'INFORMATION
SUR LE CHÔMAGE,
L'EMPLOI
ET L'ÉCONOMIE
SOLIDAIRE

PARTAGE

ESS

Économie sociale ou *social business ?*

« Les méthodes de management violent le sens que l'on donne au travail »

Chaque année, la compagnie théâtrale NAJE (« Nous n'abandonnerons jamais l'espoir ») lance son « grand chantier national ». Pour 2015, elle a décidé de s'attaquer à la question du travail. Entretien avec Philippe Merlant, journaliste, écrivain, comédien et pilier de la troupe.

Philippe Merlant, vous avez, entre autres, été journaliste pour les magazines économiques *L'Entreprise* et *L'Expansion*. Est-ce cela qui vous a donné envie de vous intéresser à la question du travail ?

C'est plus simple que cela. Au début des années 2000, je rencontre Fabienne Brugel, cofondatrice de la compagnie NAJE avec Jean-Paul Ramat, qui me fait découvrir cette forme de théâtre que l'on appelle le théâtre de l'opprimé. Cela fait trois ans que la compagnie existe et tous les deux cherchent quelqu'un qui pourrait donner corps à un « consultant pourri »...

Comment cela...

A l'époque, Fabienne et Jean-Paul sont en train de monter une pièce intitulée « Les résistants du quotidien dans la guerre économique ». Et ils cherchent une personne qui pourrait leur fournir un argumentaire économique solide pour bâtir leur

pièce. Pour comprendre la démarche, il faut revenir au Brésil des années 1960. Le pays est secoué par une dictature militaire brutale. La résistance s'organise, notamment du côté des artistes avec Augusto Boal. Dramaturge classique, ce dernier développe à partir de 1964 un théâtre plus populaire, de rue et contestataire dans lequel il donne vie à celui qu'il appelle le personnage du « spect-acteur ». L'objectif de la méthode du théâtre de l'opprimé est de permettre aux citoyens, qui veulent exercer davantage leur citoyenneté, d'acquérir un outil de parole mais aussi d'analyse d'une réalité, de construction d'une volonté et de préparation à l'action concrète.

D'où cette demande d'un argumentaire économique pour « les résistants du quotidien »...

La méthode du théâtre de l'opprimé a ceci de particulier qu'elle ne propose pas aux participants d'un groupe de travail, une entrée par la théorie ou une entrée par le quotidien mais bien





par les deux à la fois. Il s'agit de passer de l'histoire singulière à la problématique de société à travers un parcours qui mobilise les sensations, le corps, les souvenirs, les rêves et l'intellect. Il s'agit, par la parole puis par le jeu, de construire sa pensée et sa volonté. La méthode permet ainsi à ceux qui ont perdu confiance dans leur capacité à créer et à penser de restaurer ces dernières pour ensuite accéder à la conceptualisation et à la création. Il ne s'agit pas de dire aux gens ce qu'ils doivent faire mais de mettre en débat les situations face à leurs points de crispations.

Un travail d'introspection et d'action qui doit ensuite servir au plus grand nombre comme d'un moyen de compréhension et de réflexion ?

Exact. Et c'est là qu'intervient la technique du théâtre-forum, l'un des outils mis en place par le théâtre de l'opprimé. Cette dernière permet de porter au débat public les questions qui sont celles des citoyens sur la démocratie à l'épreuve de l'économie d'aujourd'hui, par exemple.

Comme avec votre « grand chantier national » qui, cette année, s'est intéressé à la question du travail...

Du travail et de ceux qui n'en ont pas. Ce grand chantier d'éducation populaire est à la fois un point central et un peu extérieur à nos activités. Je m'explique. Pour vivre et faire vivre ses dix comédiens professionnels, NAJE a mis en place trois formes d'intervention : les spectacles théâtre-forum, les ateliers et les formations. A côté de ce travail théâtral « à la commande » et subventionné, il y a donc le « grand chantier national » qui fonctionne sans commanditaire ni subvention. Cet autre outil de l'éducation populaire nous appartient complètement, dans le sens où c'est le groupe plus large qui constitue NAJE qui le fait vivre. Le processus démarre toujours en novembre avec un tour de table sur les envies de thèmes à aborder. Et, une fois le sujet central défini, on alterne les week-ends formation avec les week-ends écriture, jeu et répétition. Avant de donner nos représentations au mois de juin.

En quoi consiste ces week-ends formation ?

Il s'agit de faire rencontrer à la troupe des personnes qui donnent leur analyse sur la thématique travaillée. Analyse que l'on mélange ensuite avec les histoires personnelles de chacun. Concernant notre « chantier » sur le travail, nous

avons, par exemple, invité les sociologues du travail Pierre Lénéel et Danièle Linhart ainsi que Damien Cru, tailleur de pierre et expert en prévention dans le BTP. Après une brève introduction sur l'historique du travail, nous avons ensuite abordé les questions du temps réel de travail, du quotidien pour ceux qui en ont un et pour ceux qui en sont privés. Puis, Fabienne et Jean-Paul ont demandé à chacun de venir avec un objet auquel il est attaché dans son travail et de raconter au groupe le souvenir de sa plus grande souffrance et celui de sa plus belle réussite au travail.

Des notions de souffrance et de fierté qui reviennent, qui s'entrechoquent même, tout au long des vingt-trois scènes que propose votre « chantier » de 2015...

En février dernier, pendant l'écriture de la pièce, on a vite remarqué que le propos général oscillait entre ces deux notions. Que, d'un côté, les salariés que nous sommes pour certains trouvent encore des motifs de fierté dans les métiers qu'ils exercent. Mais que, d'un autre côté, les nouvelles méthodes de management cassent les savoir-faire, violent le sens que l'on donne au travail.

En préambule à votre création 2015, on retrouve les personnages de Taylor, de Ford et de Toyota. Tous les trois disent la même chose : qu'il faut chronométrer le travail, le geste, le déplacement, l'ouvrier pour ainsi fixer les meilleurs objectifs possibles, des objectifs élevés. Un management facteur de stress et de la peur du stress qui constitue, aujourd'hui, une double oppression dans nos sociétés dites développées...

Aujourd'hui, le travail participe de moins en moins à la réalisation de soi. Quand on en a un, on y souffre. Quand on en est exclu, on en souffre aussi. Par les vingt-trois scènes dont vous parlez, nous avons voulu surtout dire qu'il faut chercher le sens de nos existences ailleurs. Qu'il existe bien d'autres formes de réalisation de soi que le travail. ■

Propos recueillis par Pierre-Yves Bulteau

